ÉCHOS D'ANTHROPOLOGIE PORTUGAISE*

Deux livraisons de *Recherche anthropologiques au Portugal* (revue annuelle du Groupe d'Anthropologie du Portugal, GAP), la première (2003) sur une notion ou un thème – la lusodescendance –, la seconde (2004) sur un anthropologue portugais, João de Pina Cabral. Il s'agit donc de deux numéros à thème (complétés par une partie « Chronique » conséquente) et à ce propos j'aimerais, à la fin de ce compte rendu, faire un bref commentaire quelque peu empreint de nostalgie et de *saudade* (terme qui revient souvent dans les textes !) sur le nombre croissant de ces numéros spéciaux par rapport à ce qu'on appelle les *varia*, commentaire qui pourrait s'intituler « Les revues en question ? » et qui me semble pouvoir trouver sa place dans *Lusotopie*.

La notion de lusodescendance a été débattue lors d'une journée d'étude tenue en 2003 au Centre Culturel Calouste Gulbenkian à Paris par le GAP. Encadrées par la présentation d'un historien (M. Aymard) et le débat final entre une historienne (H. Asséo) et deux ethnologues (F. Zonabend et A. Frias), six contributions s'attaquent au problème à un niveau général mais aussi dans des situations et des pays spécifiques (France, Brésil, Allemagne et Portugal) auxquelles il faut ajouter un très court texte à propos d'un film, entre synopsis et critique, relatant l'histoire de vie d'une femme portugaise émigrée en France.

Lusodescendance : le terme est quelque peu technique et l'on s'attend donc à ce qu'il soit précis. Or les pages de J. de la Barre énumèrent les différents sens qu'il peut prendre et insiste sur l'importance des usages contextuels. Il en ressort qu'il s'agit plus de l'affirmation que de la défense d'une identité, comme le montrent les différentes associations de Portugais à l'étranger, identités multiples qu'il faut mettre dans la perspective de la construction européenne. Le deuxième texte d'I. Strijdhorst dos Santos montre bien la différence entre l'étymologie (tout Portugais peut se définir ainsi) et l'usage (seul les émigrés portugais . . .) du terme, souligne le projet politique mais s'interroge aussi sur l'existence réelle de ce « sentiment » : la revendication n'est-elle pas le fait d'une minorité et qui plus est, peut-on parler d'une « communauté transnationale consciente d'elle-même » (p. 33) ? Cette ligne de réflexion se prolonge dans le texte suivant (J. de Portugal Branco) à travers l'analyse du fonctionnement de groupes de jeunes Portugais, dans différents pays, et suggère l'intérêt d'« interroger chacun des modèles intégrateurs » (p. 45). Suit une étude à la fois exemplaire et particulière sur les Portugais au Brésil – ce Portugal d'Outre-mer (E. Caetano Silva). Si tout Brésilien (ou presque) peut se dire lusodescendant, le terme semble bien n'être appliqué qu'à ceux arrivés du Portugal lors des deux vagues de migration, dans les décennies 1950 et 1960.

* À propos de *Recherches en anthropologie au Portugal* : « Lusodescendance : représentations, pratiques et enjeux », *RAP* (Paris, Maison des Sciences de l'Homme – Fondation Calouste Gulbenkian), 9, 2003, 180 p. ; « Itinéraire d'un anthropologue : João de Pina Cabral », *RAP* (Paris, Maison des Sciences de l'Homme – Université de Montpellier III), 10, 2004, 214 p.

Dans cette construction identitaire bien particulière, le paysage est très varié comme si la spécificité d'origine se diluait dans ce jeu entre très grande proximité et réelle différence de la culture brésilienne, jusqu'à laisser un vide (« Suis-je Portugais ou Brésilien ? Je ne sais pas », p. 55) ou encore résumer la mémoire du Portugal à un passé folklorisé (danse et vêtements régionaux) revendiqué certes par un petit nombre de lusodécendants brésiliens, mémoire figée qui se situe bien loin de ce qu'est l'identité portugaise aujourd'hui. Puis M. E. Leandro commente une étude commencée en France et poursuivie en Allemagne sur les jeunes Portugais nés dans ces pays. Le texte porte bien plus sur la situation en Allemagne et la comparaison, pourtant annoncée dans le titre, reste implicite. Comment échapper à la « dissonance cognitive », comment ne pas « devenir la reproduction de leurs parents » (p. 62), comment éviter le label « travailleur émigré » en Allemagne et, en résumé, à partir de quand devient-on Allemand ? Telles sont quelques-unes des questions posées, questions certes générales mais qui présentent un intérêt particulier car, à la différence du Portugal (et de la France), en Allemagne, « les rapports familiaux et les réseaux de parenté sont peu intenses » (p. 72) ce qui permet d'imaginer que l'intégration des jeunes puisse être plus facile. A. Cabral, enfin, aborde la question du retour des jeunes Portugais nés en France sous l'angle linguistique, un des traits sans doute le plus concret dans ce qu'englobe le terme « culture ». Étranger dans le pays de naissance où l'on a appris à l'être le moins possible tout en affirmant plus ou moins fortement son origine, étranger à nouveau dans son pays d'origine, sont les enjeux et les défis d'un tel retour. Ce bilinguisme, cette bi-culturalité, cette « identification parfaite avec les deux cultures » (p. 84), sont-ils possibles ou ne débouchent-ils pas nécessairement sur « une spirale de troubles identitaires » ? (*ibid.*). Ces trois « histoires de retours » montrent la particularité de chaque cas, de chaque trajectoire. Le corpus est malheureusement insuffisant au regard de l'importance méthodologique de cet axe de recherche. Il semble en effet indispensable, pour qui veut comprendre la lusodécendance, de se pencher sur ces retours car elle se vit alors – et prend peut-être tout son sens – non plus seulement comme une représentation mais comme une construction qui s'affronte à la réalité puisque, bien sûr, l'identité est à la fois imaginée dans un lieu mais aussi vécue dans un autre et peut alors provoquer un autre type de *saudade*, celle du retour et non plus celle de l'éloignement.

F. Zonabend commence le débat en questionnant – comme le fait le premier texte – le besoin du concept de lusodécendance. Parce qu'il est flou, parce qu'il est polysémique, il peut être facteur de rassemblement, chacun pouvant s'y reconnaître. Mais c'est aussi le signe qu'il faut continuer cette « histoire migrante » et, au-delà des constats démographiques et des analyses statistiques, elle ne saurait être atteinte que grâce à la somme des histoires de vie. Ensuite, H. Asséo souligne l'idée de « l'identité de compromis » et que l'histoire de la mobilité est plus importante que celle de la fixité. A. Frias, enfin, retient deux points : la communauté et la culture car, par exemple, l'émigration signifie aussi le passage du rural (chez soi) à l'urbain (ailleurs). La communauté suppose une unité, idée dangereuse à bien des égards, alors que les faits montrent une grande diversité des cas de figures. Il en va de même pour la culture qui risque de figer le passé – et donc le présent – puisqu'au sein du même groupe, entre primo-arrivants et deuxième génération, doit-on parler de deux niveaux d'une même culture ou bien de cultures

différentes, l'une empreinte de nostalgie et parfois folklorisante, l'autre en construction et syncrétique ?

Que retenir de ces contributions stimulantes ? Les trois niveaux complémentaires annoncés dans le sous-titre – représentations, pratiques et enjeux – illustrent la complexité de la notion et de ce qu'elle recouvre à l'épreuve de situations concrètes. Était-elle nécessaire ? Sans doute, ne serait-ce que pour la dépasser. En effet, on aurait envie d'attendre pour que se décantent « dissonance cognitive » et « spirale identitaire », attendre, pour y voir plus clair, la énième génération . . . Mais il n'est pas certain que le temps apporte des éclaircissements car, on le sait, l'identité est toujours à construire et de ce fait, comment arriver à être pleinement et complètement d'un pays, d'une région, d'une culture ? Et si on affirme cette sorte d'identité, il s'agit alors d'un acte d'un tel volontarisme qu'il occulte, sans doute, des motivations plus profondes que le seul attachement à une origine. Quoi qu'il en soit, les phénomènes qualifiés de « migrations » vont laisser place, dans l'Europe à venir, à des flux, à des mouvements entraînant sans doute la disparition du sentiment d'exil : on ne peut être exilé dans sa communauté même si elle est en construction et pour une bonne part encore imaginée.

Comme le précise l'éditorial, le numéro 10 de 2004, *Itinéraire d'un anthropologue : João de Pina Cabral*, n'est pas un livre d'hommages mais souhaite montrer comment se construit un parcours scientifique et comment différentes recherches ont été menées, échelonnées sur une période d'environ vingt-cinq ans ; le but est manifestement didactique et pédagogique pour contribuer à la construction d'une histoire de l'anthropologie portugaise – le numéro 6 (2000) de la revue, consacré à Benjamin Enes Pereira, répondait au même dessein.

Le volume se compose, d'une part, d'un entretien dans lequel J. de Pina Cabral répond aux questions de F. Wateau et de A. Pedroso de Lima et retrace son parcours – ce que fait également, dans les dernières pages de ce numéro, le texte de M. Vale de Almeida. Puis vient un article inédit, entre anthropologie et philosophie, « Identités imbriquées : divagations sur l'identité, l'émotion et la moralité » et enfin trois textes de collègues l'ayant connu à différents moments de sa vie, chacun apportant un éclairage particulier sur l'homme et sur sa recherche : ce sont Joan Bestard (« Institutions formelles et relations informelles »), Charles Stewart (« João de Pina Cabral : quelques réflexions d'Oxford ») et Martine Segalen (« parents, Portugais et Macarois : une trajectoire de recherche »).

D'autre part, il comprend un dossier bibliographique très conséquent, à la fois chronologique et thématique, chaque texte étant accompagné d'un résumé. Dans la partie thématique, cinq entrées principales (parenté, famille, symboles, identités, entre autres) reflètent les intérêts successifs de l'auteur et permettent de comprendre son œuvre. Ainsi a-t-on, entre 1981 et 2004, une centaine d'articles et de livres. Même si l'entretien permet de se faire une idée de « l'histoire scientifique » de J. de Pina Cabral, on peut cependant regretter l'absence d'une notice biographique qui aurait permis au lecteur de suivre son parcours au sein des institutions d'enseignement et de recherche.

Au hasard des différents textes qui commentent cet « itinéraire », on peut retenir que J. de Pina Cabral est né au Mozambique – ce qui peut expliquer sa « vocation » – et qu'il va d'abord s'intéresser au Portugal, cette « patrie qui n'avait jamais été sa maison », comme l'écrit C. Stewart. Puis, lors de son passage à

Oxford, il apportera sa contribution à l'ethnologie méditerranéenne qui s'y développait – catégorie qu'il critiquera plus tard. Ensuite, il s'attachera à la parenté et à la famille tant en zones rurales (Portugal) qu'en milieu urbain (Portugal, Macao) et M. Segalen souligne l'intérêt de ses travaux. Enfin, il fera preuve d'un fort engagement institutionnel dans différentes instances scientifiques, comme, par exemple, l'association des anthropologues sociaux européens (Easa), ce dont témoigne son collègue catalan J. Bestard. Itinéraire extrêmement riche et diversifié – son texte inédit sur les identités imbriquées est à la fois anthropologique et philosophique, disciplines qu'il voit comme complémentaires et mutuellement éclairantes, mais toujours fondées sur des observations de terrain et toujours sous le signe, pourrait-on dire, du Portugal, qu'il soit en Europe ou « ailleurs ». Sa recherche à venir au Brésil, dont il fait état dans l'entretien, montre cette continuité. Et s'il fallait la rattacher à une de ses thématiques favorites, elle relèverait à n'en pas douter des « hégémonies et contre-hégémonies », c'est-à-dire des colonialismes, décolonisations et postcolonialismes.

C'est donc un volume incontestablement intéressant grâce notamment au dosage habile des différents regards qui permettent d'éclairer de façon convaincante un anthropologue et ses recherches.

Reste une inquiétude : il semble que le numéro 10 de 2004 soit la dernière livraison de *Recherches anthropologiques au Portugal*. C'est pourtant une publication de qualité – et pour preuve elle se trouve depuis peu intégralement en ligne sur *Persée* – qui permet de faire connaître une école et des recherches peut-être trop discrètes – ou peut-être faudrait-il dire que nous ne sommes pas assez curieux ! Elle évoque, toutes proportions gardées – car sa naissance est récente et l'aire couverte comparativement réduite – ces *Journaux* des Sociétés savantes (Africanistes, Américanistes, Océanistes...). On ne peut que souhaiter qu'il s'agisse là d'un arrêt temporaire car il y a place pour une « Société des Lusitanistes ».

* * *

Deux remarques pour conclure, l'une sur cette revue, l'autre d'ordre général. D'abord, il faut souligner que dans les deux numéros, la seconde partie, plus ou moins importante selon le cas – la *Chronique* – est consacrée à l'actualité de l'anthropologie au et sur le Portugal (thèses, livres, revues, à propos...) si bien que le lecteur a, outre le thème, l'œuvre ou l'auteur traités, un panorama général des recherches en cours et cet équilibre et ce mélange des genres donnent un tableau complet tout à fait satisfaisant.

Ensuite, une interrogation sur les revues. Dans le passé, elles publiaient presque exclusivement des articles sans autre lien entre eux que leur qualité et les thèmes couverts par le champ de la revue. Tel n'est plus le cas aujourd'hui : qu'il s'agisse d'une dynamique interne ou de contraintes extérieures – celles-ci provoquant sans doute celle-là ! – il est de plus en plus fréquent que les *varia* alternent (dans le meilleur des cas) avec les numéros à thème qui ne sont en fait rien d'autre que des livres « déguisés » et qui permettent ainsi de publier des textes qui ne semblent pas mériter un « vrai » livre. On peut regretter la diminution des *varia* qui donnaient l'occasion, lorsqu'on feuilletait le dernier numéro d'une revue, de découvrir des textes et c'est bien là, semble-t-il, la fonction première de ce type de publica-

tion. En revanche, pour les numéros thématiques, aucune surprise : dès la couverture on sait de quoi il s'agit, d'autant plus qu'ils sont bien souvent la version écrite de colloques ou de rencontres de différents types dont on a bien souvent entendu parler.

On peut penser qu'on s'abonne de moins en moins aux revues alors qu'on achètera ces « presque livres ». Problème de vente, d'offre et de demande, de loi du marché ? Vente par numéro *versus* abonnement ? Nombreuses questions, réponses multiples. On n'ira pas plus loin car il s'agissait seulement de souligner en quelques mots que, tout en reconnaissant l'intérêt de ces numéros thématiques et que, hors revue, leur contenu ne serait sans doute pas publié, nostalgie et *saudade* peuvent s'emparer de nous au souvenir des revues d'antan.

Septembre 2008, **François-René Picon**

Université Paris Descartes

UMR CEPED

francois-rene.picon@paris5.sorbonne.fr